

Frédérique Metzger

Née en 1971
Vit et travaille à Limoges.

Expositions Personnelles

Je demeure intranquille, Galerie du lycée Raymond Loewy, La Souterraine (23), novembre 2001.

Népenthes, remèdes à la tristesse, Galerie du CAUE, Limoges (87), novembre-décembre 1997

Expositions Collectives

Art en dépôt, Château de Nedde (87), juillet-août 2000

Aujourd'hui plus qu'hier..., exposition itinérante "les messagers...", Reims, Metz, Strasbourg, Mulhouse, Mâcon, Valence, Arles, Toulouse, Cahors, Limoges, Poitiers, Orléans, Paris, avril-mai 1998

Nous ne vieillirons pas ensemble, intervention F. Metzger / E. Ygouf, dans le cadre de l'exposition *Gratuit*, Collégiale Saint Pierre-La-Cour, Le Mans, février-mars 1998

Vivre l'art, Collection de l'artothèque, ERBA Le Mans, octobre-novembre 1997

Autour de la peau, Galerie Alain Gutharc, Paris, juillet-septembre 1997

Foire internationale d'art contemporain de Budapest (commissariat Laszlo Béké, directeur de la Galerie Nationale de Budapest), mars 1995

Collections publiques

FRAC Limousin, 2001
Artothèque du Limousin, 2000 (4 dessins), 1998 (5 dessins)
Artothèque – ERBA Le Mans, 1997 (2 sculptures)

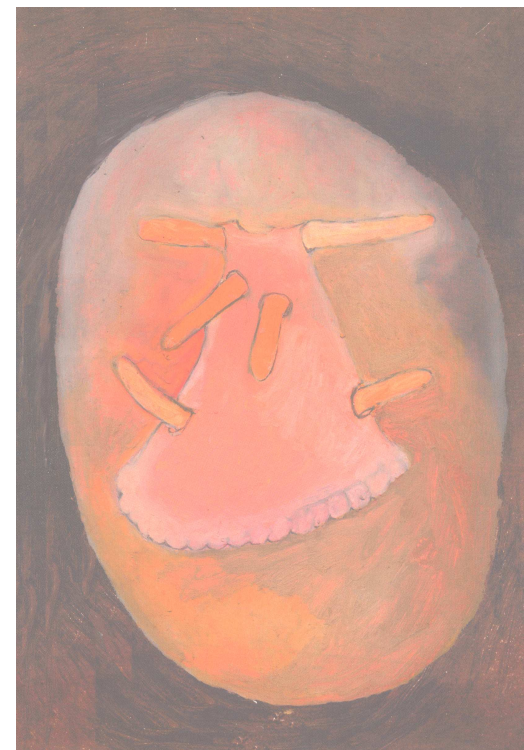
Le Lycée Raymond Loewy & le FRAC Limousin
présentent

je demeure intranquille

sculptures et dessins de

Frédérique Metzger

du 7 au 30 novembre 2001



Frédérique METZGER

Sexdigitale, 2001

Pastel et mine de plomb sur papier huilé, 29,5 x 21 cm
Collection FRAC Limousin / © F. Magnoux

*On ouvre des boîtes contenant d'autres boîtes, on veut voir derrière la porte, on feuillette les corps et les livres...
Piège, l'espace où s'avancer, déployé il se peut qu'il soit rétractable, que les choses poussent hors d'elles-mêmes, que les êtres s'épuisent. ... Rien de définitivement rassurant en ce monde, d'absolument fixe : tout est flux.
Je demeure intranquille.*

F. M.



Toutes petites sculptures (extrait)

IR :

On peut faire un lien entre les textes de Ponge que tu avais épinglés dans ton atelier au lycée parmi tes dessins. Qu'est-ce qui a provoqué cette relecture ?

FM :

J'entendais sans arrêt les étudiants parler de parti pris en présentant leurs réponses personnelles à une commande. « partipripartipripartipri » me revenait comme une rengaine obsessionnelle. J'ai emprunté « le parti pris des choses » à la bibliothèque. Les images sur lesquelles j'avais déjà beaucoup travaillé sont réapparues : l'escargot, la limace, la méduse,...

La mollesse et la ténacité, la viscosité et la grâce... Et ce texte que j'aime particulièrement, « L'Antichambre » :

« [...] où l'ombre tolérée

forte à questionner ne répond que par monstres

accueille un visiteur qui t'étranglera mieux [...] »

me colle un peu à la peau.

Tu parlais tout à l'heure de rompre avec la solitude mais changer de milieu, c'est aussi faire l'expérience d'une autre forme de solitude, devenir « étranger », s'adapter, s'ouvrir, s'affirmer, et ces pièces sont en quelque sorte des résidents, des « autres », qui ont poussé ici, se sont greffés, tant bien que mal, coûte que coûte, des sécrétions...

De La Souterraine, en Creuse, il fallait que quelque chose sorte ...

Limoges

Le 16 octobre 2001.

Entretien

(extraits)

Isabelle Rocton :

Ton choix s'est orienté vers la sculpture et le dessin depuis quelques années. Quels liens tisses-tu entre eux ?

Frédérique Metzger :

L'un ne va pas sans l'autre. Pour moi, le dessin s'apparente plus à la pensée, la sculpture à l'action. Dessiner est une pratique quotidienne, continue, un peu comme l'écriture d'un journal, « ce qui se passe à bord ». Un réservoir de formes se met en place dans lequel le travail de sculpture puise. Peut-être les dessins tissent-ils justement des liens entre les sculptures, une trame narrative.

IR :

En 1998, tu réalisais un dessin intitulé *Résidence* (coll. artothèque du Limousin). Comme celui de l'habitat, il s'agit d'un thème récurrent dans ton travail. La maison est très présente dans tes dessins et sculptures, mais n'est-ce pas plutôt un prétexte ?

FM :

Le dessin dont tu parles peut-être lu de plusieurs façons : protection ou carcan, enfermement ou éclosion, ...seuls deux petits pieds sortent de la bulle, le corps disparaît ou déborde. Tu comparais cette forme avec l'une de mes « sculptures de compagnie ». Je me suis aperçue récemment que je la « réutilise » dans « l'arrivée », un dessin fait en mars dernier, au début de ma résidence d'artiste. La bulle qui enveloppe un personnage est ici verticale, force l'encadrement d'une porte.

Des choses reviennent, oui... l'habitat...l'habit...ce sont des lieux. Ce qui importe est ce qui s'y passe, qui apparaît à la surface ou surgit de l'intérieur, ce qui pénètre au-dedans...une sorte de « levure ».

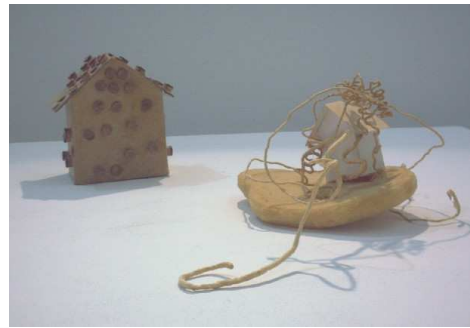
IR :

Finalement, on y trouve une latence, l'idée d'un état provisoire, de choses en transformation. Les maisons ne seraient que l'illusion du tranquille... Je suppose que le titre de ton exposition au Lycée Loewy de La Souterraine, *je demeure intranquille*, est en relation avec ce questionnement ?

FM :

Ce qui m'intéresse, c'est le passage, le glissement, la mutation ou le surgissement, ce qui habite les maisons ou les hante.

En ce qui concerne le titre de l'exposition, il est également une forme de déclaration, une façon de faire allusion à l'état de recherche : le doute nécessaire et aussi la curiosité, l'appétit qui maintiennent en éveil...



Ça me démange et Germe

IR :

L'engagement à être artiste dont tu parles souvent... tu as peut-être mis ces notions à l'épreuve pendant ta résidence ?

FM :

La résidence a effectivement été l'occasion d'interroger profondément mes choix, mes envies, de me confronter à d'autres objectifs. Les étudiants en arts appliqués travaillent sous forme de projets où tout est très rigoureusement justifié. Moi je laisse une grande part à l'expérimentation, rien n'est décidé à l'avance, mes intuitions et mes émotions deviennent progressivement des formes...

L'intérêt de l'échange est de s'enrichir de la différence sans obligatoirement adhérer mais au moins accepter que quelque chose d'autre puisse se faire qui a aussi sa raison d'être...

IR :

Il s'agissait pour toi d'une première en la matière et tu as voulu exploiter au maximum l'idée de résidence en choisissant de manger, dormir, travailler sur place, j'ai l'impression que cette proximité est importante dans ta démarche : ton lieu de vie est ton lieu de travail...

FM :

Oui, c'est « l'appartelier ».

Mon travail se nourrit du quotidien : des mes lectures, des musiques que j'écoute, des films que je vois, mais aussi des rencontres, des événements et des déplacements. Je tiens à cette interpénétration... tailler dans le vivant... Et je voulais vraiment jouer le jeu de l'immersion : être ailleurs tout en étant qu'à quelques kilomètres de chez moi.

IR :

Travailler dans un établissement scolaire c'est rompre avec une certaine solitude, être exposée aux regards, aux questions, accepter d'être sollicitée...

FM :

Voire d'être dérangée... car j'ai plutôt tendance à ne pas montrer les choses en train de se faire mais j'étais là pour chahuter mes habitudes et donner à voir la réalité d'une démarche dans ses hésitations, ses décisions, au fil des jours... Du coup mon travail a réagi à cette ouverture : dans les pièces réalisées sur place, le processus est plus apparent...elles sont comme en train d'advenir...

IR :

J'ai l'impression effectivement d'organismes vivants, mutants. Et il y a toujours ce mélange de familiarité et d'étrangeté, de tendresse et de monstruosité. Elles me font penser aussi à d'énormes pâtisseries non comestibles...

FM :

Des gourmandises trompeuses, comme la maison de la sorcière dans le conte de Grimm « Hansel et Gretel ».

Le piège, la séduction, sont aussi des thèmes autour desquels je travaille.



Obnubile à deux pattes



Oui

IR :

Plus généralement, le corps, la peau mais aussi ce qu'elle cache t'interroge. Alors que de nombreux artistes contemporains mettent en scène la nudité voire même les entrailles d'être vivants, doit-on percevoir dans tes œuvres un rapport plus psychologique ?

FM :

Je suis fascinée par les cires anatomiques, les planches descriptives qui proposent une sorte de lecture en feuilleté du corps. Ce type d'imagerie suscite un basculement dans la monstruosité, le trop humain, le réel fouillé à l'extrême devient étrange jusqu'à l'effroi. Le gore, le porno où il s'agit de tout ouvrir, de tout montrer, parle aussi de cet éloignement, cette perte. Un enseignant m'a prêté des vidéos scientifiques dans lesquelles on plonge au cœur des matières : nylon, latex, plâtre, acier. Les molécules grossies des millions de fois deviennent des mondes, des paysages fantastiques. Je trouvais mes sculptures très proches de ces formes. C'était saisir l'idée de percée, de grossissement, d'exacerbation qui sous-tend mon travail.

Moi, j'utilise beaucoup de détours parce que j'aime fouiller le paradoxe, l'entre-deux, et proposer une multitude de sens. Je me situe peut-être un peu entre la dentellière et le chirurgien. Prenons par exemple cette pièce « Obnubile à deux pattes ». Tu disais que cette forme semble se tourmenter. A la fois elle tient du nuage, un élément qui revient beaucoup dans l'histoire de l'art et m'intéresse... (obnubiler signifie étymologiquement « voir à travers un nuage »). C'est aussi un organisme, comme un gros mollusque qui bave. Une douce torture...